Wallenborn, Hélène. L'Historien, la Parole des Gens et l'Écriture de l'Histoire. Paris: Labor, 2006.

La source orale est entachée d’a posteriori : le témoin parle après les faits et ce qu’il dit est déformé par ce qu’il a entendu, vécu et par la mémoire collective (ÉTABLIR LE LIEN ENTRE LE TRAVAIL DE LA SOCIÉTÉ, DE LA MÉMOIRE COLLECTIVE ET LE TRAVAIL DE L’INSTITUTION) p. 107

Travail de la mémoire

Destruction de Dulong et Paul Ricoeur, qui « ne tiennent pas compte de l’opération historiographique nécessaire à l’intention de reconstruction vraie du passé par l’historien ni du rôle qu’y jouent les sources. P. 126

Le récit de vie est une unité linguistique, mais une unité linguistique orale. La cohérence que l’on donne de sa vie à travers le récit de vie répond à une demande interne, psychologique. Mais le récit de vie répond aussi à une demande sociale : il faut offrir à l’auditeur une cohérence adéquate. Comme le souligne Régine Waintrater, (sortir du génocyde p. 113) « raconter sa vie est un besoin fondamental de l’être humain : c’est le récit que l’on fait de sa vie qui lui donne forme et cohérence », Ici, on retrouve l’idée d’une institution naturelle impliquant deux personnes et résultat d’un acte de langage. P. 133

La construction de l’identité, c’est-à-dire ce par quoi les gens se sentent déterminés dans ce qu’ils sont, fait aussi la cohérence d’un récit de vie. … Les premières minutes sont une séquence très dense du point de vue de cette construction. Toute la partie du témoignage qui concerne l’avant-déportation aide à comprendre l’image que le témoin a de lui-même ou l’image qu’il veut donner. Durant cette partie, le témoin est invité à se présenter et raconte son enfance, les organisations de jeunesse auxquelles il a participé, le style d’éducation qu’il a reçue, son engagement politique ou celui de ses parents. Y sont contenues les grandes lignes de l’identité que le témoin met en avant, mais aussi certains thèmes récurrents du témoignage, comme l,obsession de la faim pour certains, l’absence d’hygiène dans les camps, l’engagement militant, l’histoire de l’antisémitisme pour d’autres. Par exemples, les antifascistes se présentent d’emblée comme des femmes ou des hommes de combat, militants, engagés, résistants, combats qu’ils mènent jusqu’au jour du témoignage. Des thèmes récurrents montrent à quel point ils ont été solidaires et actifs dans les camps. Ils présentent donc une personnalité identique avant, pendant et après la déportation. Par contre, peu de témoins engagés dans la résistance pour la défense de la patrie réaffirment leur patriotisme au cours du témoignage. P. 139

On peut faire la distinction entre deux types de sources qui impliquent des raisonnements différents : les traces, les résultats d’actes qui permettent de passer de l’objet véritablement cnstaté au fait dont cet objet apporte la preuve et les sources narratives, qui demandent à être recoupées par d’autres, si possible par des sources de statut différent. Mais la véritable réticence des historiens par rapport à l’utilisation des témoignages réside ailleurs. Parce que livrer son témoignage, raconter sa vie a un effet sur le témoin, celui de construire un récit par lequel il dit qui il est, acte de langage grâce auquel il construit son identité, cet acte est utilisé parfois comme outil émancipateur. P. 147

…depuis que la notion d’identité semble être devenue une notion indépassable en sciences humaines et avoir remplacé la lecture du monde en termes de classes sociales, le témoignage devient un outil de construction de l’identité, particulièrement de celles des victimes. Les campagnes d’enregistrement de ces paroles sont l’objet d’enjeux sociaux et identitaires qui souvent priment sur la construction d’un véritable objet de recherche Les historiens qui désirent y avoir recours peuvent être découragés par les problèmes de trahison, … Suite à l’inflation du passé dans notre présent, au nouveau rapport au passé, ce dernier – appelé communément *mémoire* – cristallise tout une série d’enjeu politiques qui dépassent largement la sphère historiographique La société civile se mêle des représentations mémorielles, revendique une participation à la gestion des passés, voulant agir sur la mémoire et se plaçant de cette manière sur le même terrain que l’historien, obligé alors de justifier ce qu’il est capable de faire. Bien sûr, l’histoire n’appartient pas qu’aux historiens, mais à l’époque qui est la nôtre, le passé sert les causes les plus diverses. Tant que nous resterons dans ce régime d’historicité-ci, tant que le présent – ou au moins le futur – ne seront pas réinvestis par des projets politiques mobilisateurs, les débats sur la gestion des passés et la place de l’histoire scientifique au sein de celle-ci ne se tariront pas. P. 148